

# LOLITA

(Suite.)

---

“ Il nous est défendu d'aimer quelqu'un, fût-ce  
notre enfant, plus que la vérité, plus que la  
probité, plus que l'honneur.”

MME EMMELINE RAYMOND.

On n'y fit guère honneur ; au dîner, Mlle Anne était aussi calme qu'à l'ordinaire, mais M. Fortuné semblait préoccupé et les deux jeunes filles étaient déjà au théâtre, en imagination.

Clotilde, avant le départ, entraîna Lolita devant la plus haute glace du salon.

— Madolo, dit-elle, je suis très jolie, c'est incontestable ; mais vous, vous êtes idéale. Si j'étais blonde, je ne voudrais pour rien au monde me trouver dans votre voisinage ; heureusement, ma couleur sauve tout. Pourtant, ce soir, je suis bien pâle : c'est l'émotion. Jamais je ne me suis sentie si troublée. Vous ne pouvez comprendre cela, chère Dolo : Emile est pour vous un étranger ; mais pour moi, c'est un ami d'enfance, presque un frère. Songez que nous avons été élevés ensemble.

Lolita rougit et se demanda si elle ne ferait pas bien de confier à son élève ce que lui était ce soi-disant étranger. Par un accord tacite, ni M. Fortuné ni son filleul n'avaient jamais fait en présence de Clotilde la moindre allusion au mariage du jeune poète et de l'institutrice. Ils se défiaient sans doute de l'intempérance de langue de cette enfant terrible et ne voulaient lui révéler leur secret qu'au moment où il n'en serait plus un. Jusqu'alors l'insouciance de Clotilde avait rendu le silence facile ; mais, ce soir-là, il pesa à Lolita qui, pourtant, n'osa pas le rompre, car elle pensait que ce n'était pas à elle de parler la première. Elle se contenta d'embrasser son élève, en lui répondant :

— Croyez bien, ma chère Clotilde, que je comprends votre émotion et que je la partage.

Enfin, l'heure attendue arriva. La voiture, retenue à l'avance par le valet de chambre, déposa toute la famille à la porte du théâtre, après avoir passé devant l'affiche sur laquelle se lisait en grosses lettres :